

« La Version de Browning », de T. Rattigan Un jeu étrange

Un peu décalé. Un monde qui n'est plus le nôtre. Celui des années cinquante. Un monde qui n'a jamais été le nôtre. Celui d'une « public school » anglaise. C'est le dernier jour de l'année. L'un des professeurs va s'en aller définitivement. Didier Bezace met en scène un groupe d'excellents acteurs dominés par un magnifique Alain Libolt.

UNE SALLE de classe comme on en fait dans les collèges de haute tenue, comme il y en a dans les anciennes universités. Des gradins de bois, des pupitres. C'est en face des gradins qui accueillent le public. En bas, un espace de jeu. Mais c'est aussi tout en haut de la salle de classe qu'une partie de l'action aura lieu... Un décor de Jean Haas, qui oublie le salon qu'indiquait l'auteur anglais Terence Rattigan lorsqu'il composa cette comédie de mœurs, cette cruelle comédie dramatique qui a fait l'objet de deux adaptations cinématographiques.

Il est intéressant de voir que Didier Bezace, qui n'est pourtant pas familier de ce type de pièce, très psychologique, ait choisi cette « Version de Browning » dans laquelle il y a beaucoup de bons et beaux sentiments. Andrew Croker-Harris, un professeur un peu rigide, plus analphabète des sentiments que méchant homme, un grand professeur de grec dont les élèves se moquent mais que Ta-

plow (Sébastien Accart, très fin) tente de consoler alors qu'il va partir définitivement.

Ajoutez un directeur hâbleur (excellent Claude Lévêque), un jeune couple d'enseignants gentils (David Assraf et Adeline Moreau), un collègue scientifique (le fin et aigu Vincent Winterhalter) qui a succombé aux charmes insistants de la femme de Croker, Millie (Sylvie Debrun, belle et subtile).

C'est elle, Millie, qui envenime tout. C'est elle qui méprise son mari, veut à toute force séduire un homme qu'elle n'aime pas et qui le lui rend bien, c'est elle qui détruit. Quelques mots et c'en est fait.

C'est intéressant. Traduit par Séverine Magois, adapté et mis en scène par Didier Bezace qui a choisi un rythme très lent, pesant, volontairement lourd, il crée un climat, le texte de Terence Rattigan a quelque chose d'indéniablement daté.

Au fond, c'est ce décalage qui nous intéresse, et puis le jeu. Alain Libolt donne au personnage du professeur douloureux une raideur particulière, une profondeur bouleversante. Son jeu est fascinant et l'on est déchiré par sa simple présence, des intonations, des gestes. On y croit.

> A. H.

Théâtre de la commune d'Aubervilliers,
du mardi au samedi à 20 h 30, le dimanche
à 16 h. Durée : 2 h 15 sans entracte.
(01.48.33.16.16). Jusqu'au 19 février.
Texte, traduit par Séverine Magois, publié
par Les Solitaires intempestifs.